

Cyril Herry

Scalp



CADRE NOIR
SEUIL

SCALP

DU MÊME AUTEUR

L'Héritage Werther
Éditions du Cursinu, 2014

CYRIL HERRY

SCALP

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Gwenaëlle Denoyers

ISBN 978-2-02-138412-3

© Éditions du Seuil, février 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

C'est une colombe qui a tué l'homme.

J.G. Ballard

Première partie

Sur l'image satellite, la forêt avait l'aspect d'une vaste composition de mousse et de lichen que des veines ocre prenaient d'assaut. Les chemins de terre s'élançaient dans les quatre directions, se déployaient, se ramifiaient souvent, mouraient parfois.

Hans avait trouvé à l'étang qui crevait la mousse comme une vulgaire flaque la forme d'un crâne de ragondin. Teresa avait dû incliner la tête dans un sens puis dans l'autre pour voir ce que l'enfant voulait dire.

Un crâne de ragondin, de profil, privé de cavités orbitales, la mâchoire inférieure arrachée. Les incisives marquaient l'endroit où un premier ruisseau se jetait dans l'étang ; le chignon osseux, celui du trop-plein où un deuxième ruisseau prenait naissance et sinuait une éternité à travers la forêt avant de parvenir à s'en évader.

À l'écran, Teresa avait diminué l'altitude afin de mieux examiner la berge sud, là où se seraient implantées les molaires. Elle avait repéré ce qu'elle cherchait et approché son doigt de l'écran pour le montrer à son fils.

La carte de l'Institut géographique national réduisait la surface de la terre à deux dimensions simplifiées. Elle abolissait les textures de la forêt et modifiait la forme de l'étang : l'arrière du crâne du rongeur était anormalement développé,

ses incisives moins acérées. L'eau était bleu délavé, sans nuances, sans reflets. Les ruisseaux fendaient un désert vert amande. Les chemins étaient gris, continus ou pointillés. La carte mentionnait courbes de relief, altitudes, routes, noms de villages, de puys, de combes. Les petites formes noires géométriques qu'on y voyait, dispersées comme des graines depuis les astres, étaient des constructions.

Un centimètre équivalait à deux cent cinquante mètres sur cette carte où la forêt portait trois noms différents parce qu'elle empiétait sur trois communes. Vue de si haut, il s'agissait pourtant d'une même étendue solidaire, égratignée par endroits, tondu comme le secteur d'une tête promise à une intervention chirurgicale risquée – des zones déboisées de-ci de-là, coupées à blanc.

L'étang se trouvait au cœur de la première forêt, qui s'appelait Layenne. La plus vaste des trois.

Pour finir, Teresa avait superposé à l'écran cette carte et le plan cadastral qui offrait une tout autre vision de la forêt et de ses environs. Il n'y avait plus d'altitudes ici, ni maisons ni couleurs, uniquement des parcelles aux contours noirs, au contenu blanc, aux formes indéfinissables la plupart du temps : carrés atrophiés, trapèzes cabossés, parfaitement imbriqués, privés d'oxygène, sauf quand des chemins et des ruisseaux s'y infiltraient comme l'eau de pluie entre les pierres taillées d'un mur.

L'étang contrariait cet ordre à la logique étrange. Ses courbes étaient plus harmonieuses et plus complexes. Les bordures d'une trentaine de parcelles avaient été contraintes d'épouser ses berges dentelées le jour où les hommes avaient découpé le territoire à la règle et au cutter.

Hans avait comparé le cadastre à une vitre brisée dont un fou aurait recollé les morceaux en veillant bien à tous les numéroter, au cas où ça se briserait encore.

Teresa avait imprimé le cadastre.
Passé en orange fluo la parcelle numéro 202.

Vue du ciel, les voitures ressemblaient à des acariens rouges, jaunes, noirs qui cheminaient le long des veines grises qu'étaient les routes.

La 4L blanche pila en plein virage et dérapa sur la chaussée brûlante. De l'autre côté de la route, une boîte aux lettres était perchée sur un piquet en bois qui émergeait des ronces. À sa gauche, l'entrée du chemin, que Teresa n'aurait pas vue sans la boîte. Elle s'assura dans le rétroviseur intérieur qu'aucun véhicule ne venait et y trouva le regard de Hans, étourdi.

- Désolée pour la secousse.
- C'est là ?

Elle répondit qu'elle allait vérifier sur la carte, fit marche arrière, mordit sur le bas-côté, laissa tourner le moteur. L'enfant détacha sa ceinture pour s'avancer entre les sièges avant. La boîte aux lettres était un parallépipède blanc cassé enduit de dépôts noirs dilués, amoché d'un côté, sa porte entrebâillée. Teresa suivit du doigt les courbes de la D43 sur la carte, jusqu'à ce qu'elle identifie le chemin qui s'en décrochait à la perpendiculaire.

Elle leva les yeux vers le chemin, puis vers la boîte.

- C'est là.
- Je passe à l'avant.

Elle se tourna vers la tignasse en nage de Hans, ses yeux qui la fixaient.

- Attends une minute.

La voiture traversa la route et stoppa à l'entrée du chemin, à l'ombre de branches qui époussetèrent le toit en crissant. L'impact du soleil disparut d'un seul coup, mais l'air de l'habitacle était suffocant après six heures de route par cette

chaleur. Ils avaient fait quatre haltes, bu deux litres d'eau, parcouru trois régions.

Le petit bondit dehors, claqua sa portière, ouvrit celle passager au moment où sa mère sortait de son côté. Il la regarda contourner la voiture et piétiner des ronces aussi hautes que lui pour atteindre la boîte qui ne portait pas de nom. Elle fit pivoter la porte, cornée comme une couverture de bouquin, aventura sa main à l'intérieur, en retira un nid de mousse et de brindilles tressées au creux duquel trois petits squelettes étaient lovés.

2

Le chemin griffé de sillons filait droit. De grands sapins plantés au cordeau sur un sol roux l'escortaient, encombrés d'amas de souches issus d'une ancienne coupe. La 4L suivait à dix kilomètres à l'heure le dessin de crampons de pneus mêlés à des vasques de boue figée.

L'enfant se concentrait sur les alignements de troncs qui, d'où qu'on les regarde, ouvraient d'interminables corridors, aussi réguliers que les allées d'un cimetière militaire, se disait-il ; aussi sinistres et ennuyeux. Ça secouait comme il faut, mais il veillait à suivre sur la carte le trait qui s'engouffrait dans la masse verte.

– Faudra prendre à gauche.

Teresa ne répondit pas, elle avait mémorisé cette partie-là du plan. Concentrée sur le chemin, elle s'appliquait à franchir sans trop de heurts les cratères et les racines saillantes des résineux tendues en travers.

Le soleil plantait des lames de sabres aveuglantes le long des troncs qui défilaient au ralenti. Il n'y avait pas un souffle de vent dans la forêt. Les vitres ouvertes aspiraient bien des courants tièdes, mais ça ne circulait pas, n'effleurait pas les peaux.

Quand la voie se divisa en deux, Teresa suivit l'indication de l'enfant. Sur le plan, la section avait la forme d'un lance-pierre dépourvu d'élastique dont une branche s'effritait

sur une centaine de mètres pour se reconstituer plus loin, aux abords de l'étang. Au moins dix autres filets prenaient ainsi naissance en périphérie de la forêt. Tous s'écoulaient sur une distance plus ou moins importante, mais certains succombaient d'un seul coup, inexplicablement, sans aucun signe avant-coureur d'agonie.

Parmi ceux qui ne mouraient pas, il y en avait qui, au terme d'une boucle qui n'atteignait jamais l'eau, revenaient sans trop tarder à leur point de départ. D'autres faisaient le tour complet de l'étang, mais en veillant à ne jamais s'approcher de ses berges, puis retournaient d'où ils venaient. D'autres, enfin, longeaient les berges un moment, avant de s'en écarter d'un seul coup, comme transis. Il y en avait deux comme ceux-là. Teresa suivait le plus direct.

Ça se mit à grimper. Il fallut repasser en première pour suivre une courbe abrupte où les sapins prenaient de l'âge et s'espaciaient. Les ronces et le lierre en profitaient pour investir le sol en jurant de tout envahir au cœur de l'été.

Ça se redressa pour repartir en ligne droite. Deux véhicules ne se croisaient pas dans ce chemin, même s'il s'élargissait par endroits, assez pour se ranger, certainement pas pour faire demi-tour.

Ça se remit à tourner et à grimper, moins longtemps. Des hêtres et des chênes éliminèrent les châtaigniers. On rencontrait de temps en temps des houx au tronc très fin, développés en cohues montées sur échasses.

Sans décoller le doigt de la carte, l'enfant suivait par la vitre ce qui surgissait de la gauche pour s'évanouir aussitôt par la droite : trouées lumineuses dans l'embrouillement de troncs ; clairières parsemées de fougères jaunes, rousses, cramées par la sécheresse ; ébauches ou vestiges de sentiers, abandonnés par les hommes ou tracés par les animaux.

De nombreux troncs morts, plus clairs, écorcés, s'étaient abattus un peu partout. Des branches ou des taillis avaient amorti la chute de quelques-uns, mais la plupart gisaient au sol, intacts ou fracassés. Il arrivait que leurs débris simulent des lettres : des V, des X, beaucoup de I. Hans débusqua un N et trois L.

Lorsque Teresa annonça qu'ils approchaient, le petit se tourna vers elle, puis regarda droit devant. Des parcelles lumineuses verticales s'incrustaient dans les feuillages translucides en clignant comme des signaux de miroirs. C'était l'étang. Sa surface se révélait par extraits intermittents, de plus en plus nombreux, de plus en plus durables. De l'eau ou des parterres de bouts de verre que le soleil percutait. Sept hectares de bouts de verre.

Hans avait une bonne longueur de retard sur la carte et décida de la replier pour se concentrer sur les reflets. Si l'image satellite avait dit vrai, le chemin n'allait plus tarder à déboucher sur une aire dégagée qui dessinait une longue virgule argileuse. Un endroit où garer la voiture, se dégourdir les jambes, faire une pause. Puis reprendre la carte pour localiser le dernier chemin, situé à hauteur du trop-plein, en pointillé celui-ci.

Le suivre et parvenir enfin à destination.

Hans s'était dit qu'il en avait de la chance, son père, de vivre dans un endroit pareil. Malgré la chaleur assommante, il respirait. C'étaient les deux premiers mots qu'il écrirait par la suite dans le carnet couleur abricot, aux pages ivoire sans lignes, sans carreaux :

Je respire.

Les pages prendraient quelques chocs, des gouttes d'eau. Hans y retrouverait bien plus tard des aiguilles de conifères et un moustique aplati. Il allait écrire droit, de façon appliquée, ou de travers, vite fait. Il consignerait tout ce qu'il pourrait.

Il n'avait jamais vu de si grande forêt. Là d'où il venait, on traversait les plus vastes à pied en dix minutes. Cela lui semblait loin d'ici, dans un autre pays. Une région pourvue de rares reliefs où les champs s'étendaient à l'infini ; un désert quadrillé où les routes filaient droit dans des couloirs d'éoliennes et de pylônes.

Hans et sa mère vivaient dans ces interminables plaines, en colocation avec un couple et leur petite fille de trois ans. Une vieille maison située à la sortie d'un village. Il y avait un potager, une poignée d'arbres fruitiers. Ils faisaient des confitures, des conserves. Il y avait des poules, des canards, des lapins. Au fond du verger se trouvait un sous-bois où Hans se réfugiait le plus souvent possible pour jouer, s'évader, s'inventer des histoires.

Mais ils avaient été huit dans cette maison, avant. Avant que Stan, le faux père de Hans, se fasse la malle en douce avec Léa, et que Jean-Loïc, le compagnon de Léa, quitte la colocation dix jours plus tard pour se jeter d'un des plus hauts viaducs de France.

Teresa avait eu la bonne idée de tenir à la vie et de ne pas mettre une éternité à expliquer à Hans qui était son père biologique ; à lui montrer à quel endroit de la planète il habitait.

3

Il n'y avait pas un chat sur la virgule argileuse de l'image satellite. Teresa était passée au point mort à l'orée de l'aire dégagée pour l'examiner. Elle n'avait vu ni véhicule ni silhouette humaine postée au bord de l'eau. Pêcheur ou promeneur. Personne. Une rangée de grands hêtres à contre-jour bordait l'étang, penchés au-dessus de l'eau pour y tremper les feuilles de leurs branches les plus basses. Ni tables et bancs de pique-nique en vue, ni corbeille. Rien. Aucun indice humain, à l'exception du râteau du trop-plein tendu à l'autre extrémité de l'aire, ses barreaux horizontaux et son socle en béton incongrus dans le décor.

La terre était battue, parsemée de branches brisées, de feuilles mortes en miettes. Gravée par endroits de traces de roues qui remontaient à la dernière pluie, ou juste après, quand l'eau s'évapore, que la boue se change en glu et mémorise la moindre empreinte avant de se mettre à durcir.

Hans n'attendit pas que sa mère ait éteint le moteur pour descendre. Elle le regarda s'éloigner vers l'étang, le pas décidé, les mains dans les poches de son jean usé, son T-shirt blanc bientôt trop court, ses chaussures de marche bientôt trop petites, sa tignasse dorée bouclée qui dansait, sa démarche de bonhomme de presque dix ans.

Dix ans passés à te raconter des histoires, ou à précisément ne rien te raconter du tout ; à laisser courir le grand secret en sachant bien que, tôt ou tard, la vie le percera.

Sur le volant, ses doigts tremblaient.

Le petit stoppa à deux pas de l'eau après qu'une bestiole eut plongé. Il s'avança, chercha la bestiole des yeux, mais ne vit rien, que des nuées d'araignées d'eau qui patinaient au-dessus d'une déflagration déclenchée sous la surface dans un silence complet.

Il se posta au bord, scruta la rive opposée en plissant les yeux : un crâne de ragondin, gigantesque à présent.

Il y avait un petit îlot rocheux pile à l'aplomb du soleil, à mi-distance des deux rives. Deux arbustes plantés dessus.

La portière de Teresa claqua.

Il y avait plusieurs grands arbres foudroyés, là-bas, encore debout ou allongés sur l'eau, décharnés.

Une impensable variété d'oiseaux dans cet endroit où l'on n'entendait aucune autre sorte de bruit, sinon ceux de lézards qui s'enfuyaient dans les fourrés à l'approche des humains.

Des rochers plats où l'on pouvait s'asseoir, leur base enduite de boue et de vase fendillées. La sécheresse avait bu quarante centimètres du niveau de l'eau, révélé des racines et des cailloux, trahi des galeries de ragondins ou d'autres créatures.

L'enfant se retourna en entendant les pas de sa mère.

Elle tenait un paquet de tabac à rouler dans une main, une photo dans l'autre. Elle ne le regardait pas, elle regardait l'eau. Elle s'arrêta à sa hauteur pour examiner la photo, relever les yeux vers l'étang, revenir à la photo. Puis s'accroupit en soupirant. C'était de là qu'Alex avait pris le cliché, à la fin de l'été précédent ; c'était écrit au stylo-bille bleu :



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018. N° 138409 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE